Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 10 (1934-1935)

Heft: 9

Artikel: Le sous-officier, éducateur moral

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-707463

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le sous-officier, éducateur moral

1. Importance et nécessité des forces morales.

Le nombre et l'instruction des combattants, la puissance et l'abondance de l'outillage ne sont pas tout à la guerre. Le combat est, en dernier ressort, une lutte morale. En portant des coups à son adversaire avec la hache, la catapulte, le glaive, le javelot, l'huile bouillante, la bombarde, le fusil, le canon, la bombe d'avion, les gaz, tout en se garantissant des siens par le moyen du bouclier, de la cuirasse, des murs, des remparts, des tranchées, des abris-cavernes ou simplement des plis de terrain, les belligérants de toutes les époques de l'histoire n'ont jamais eu qu'un but: faire céder la volonté de l'ennemi et lui imposer la leur.

La valeur de l'infanterie en campagne est faite non seulement de la puissance matérielle de l'armement et du dressage en vue du combat, mais aussi de la force morale qui rend ses cadres et ses hommes capables de surmonter les plus dures épreuves. Au moment ou, dans nos hautes sphères militaires, on s'occupe activement de la réorganisation de notre Armée, du perfectionnement de son outillage, et de nouvelles méthodes d'instruction, il ne me semble pas inutile de revenir sur cette importante question des forces morales de nos soldats.

De tous temps et dans tous les pays, les hommes de guerre et les écrivains militaires qui comptent ont proclamé la supériorité de la force morale sur la force matérielle: « Le moral, a dit le Maréchal Marmont, est cette action mystérieuse qui fait qu'un homme en vaut dix et que dix n'en valent pas un. » Au Maréchal de Saxe qui avançait que « le secret de la victoire est dans les jambes », l'Archiduc Charles répond que en tous cas, « le secret de la victoire est dans le cœur des combattants ». Napoléon met bien au-dessus « de la partie terrestre de la guerre, à savoir les armes, les retranchements, les positions », ce qu'il appelle « la partie divine de l'art, tout ce qui dérive des considérations morales, de l'opinion, de l'esprit du soldat, qui est fort et vainqueur, faible et vaincu, selon qu'il croit l'être ». Dans une conférence qu'il faisait aux officiers de son régiment, le colonel de Villebois-Mareuil disait: « La mode est de tout matérialiser; on ne compte plus avec l'âme, et cependant, *c'est par l'âme que s'affirme une Armée.* Nous avons la fâcheuse tendance, en étudiant la guerre de l'avenir, de ne faire porter nos calculs que sur des facteurs comme: terrain, formation, armement; et de négliger le facteur: Homme. C'est là, je crois, la grande lacune de notre éducation militaire. C'est vers la grandeur morale qu'il faut diriger ses efforts. » Et le Maréchal Foch disait: « Victoire égale volonté; est vaincu celui qui croit l'être. »

Cette force morale est elle-même le résultat de divers éléments qui tous concourent au même but; bravoure individuelle, esprit de corps, dévouement à la Patrie, estime réciproque des chefs pour leurs hommes et des hommes pour eux qui les conduisent. Elle a pour base la foi dans la grandeur et dans les destinées de la Patrie, la conviction de défendre une cause juste en cas de guerre.

Combien d'exemples mettraient en lumière cette vérité. Deux armées de forces égales en viennent aux mains. Après une lutte plus ou moins prolongée, l'une d'elles se retire, s'avoue vaincue: est-ce celle qui a perdu le plus de monde? En aucune manière. Le plus souvent les pertes par le feu, c'est-à-dire les pertes éprouvées pendant le combat sont beaucoup plus fortes du côté du vainqueur que du côté du vaincu. Si la perte totale de celui-ci est, en définitive, plus considérable, c'est qu'il faut ajouter aux tués et blessés les prisonniers et les disparus qui sont d'ordinaire des débandés. On cède le terrain, non parce qu'on y est matériellement forcé, mais parce qu'on n'a plus confiance, parce qu'on est démoralisé, c'est-à-dire moralement vaincu.

Les leçons de l'histoire: Morgarten, Sempach, Näfels, Grandson, Morat, sont là pour nous le prouver. Les troupes confédérées, plus faibles numériquement et moins bien outillées, triomphèrent cependant de leurs adversaires parce qu'elles étaient animées d'un moral bien supérieur. Si, en 1798, les Bernois furent vaincus au Grauholz, c'est plus parce que la panique et la démoralisation s'emparèrent de leurs troupes que parce qu'ils avaient affaire à un adversaire supérieur en nombre et en armement. En France, ce sont les forces morales dont elles étaient animées qui permirent aux troupes de la Révolution et de l'Empire de voler de triomphes en triomphes et de vaincre toutes les coalitions. Et, dans la dernière guerre, qu'est ce qui permit à Joffre d'opérer ce magnifique redressement qui, après la désastreuse retraite de Charleroi, aboutit à la victoire de la Marne, si ce n'est le moral splendide qui régnait dans les troupes françaises? Verdun aurait-il été une victoire, si l'armée de Pétain avait été démoralisée?

Une curieuse statistique d'un officier autrichien, M. Otto Berndt, établit qu'en l'espace de cent ans 33 batailles sur 73 ont été gagnées par des troupes inférieures en nombre. Aussi Joseph de Maistre a-t-il eu raison de dire qu'une bataille ne se perd pas en fait, mais « qu'une bataille perdue est une bataille qu'on croit perdue ».

2. Comment développer les « forces morales » chez nos soldats?

Dans quel esprit et par quels moyens développerons-nous chez nos soldats les forces morales dont l'importance, nous venons de le voir, est si prépondérante à la guerre?

Les conditions actuelles sont très différentes de ce qu'elles étaient autrefois. Nous n'avons plus d'armées comme autrefois, dont la principale fonction était de se battre et d'attendre dans les garnisons le moment de se battre; nous ne sommes plus au temps ou la guerre était le seul lot des professionnels. De nos jours la guerre a perdu son caractère strictement militaire pour devenir aussi bien économique, financière, industrielle. L'ensemble des organismes nationaux y participent. A la mobilisation tous les citoyens quittent brusquement leur foyer pour prendre leur place de guerre à l'armée, à l'usine ou dans l'un des nombreux services appelés à assurer la vie du pays en même temps que la bonne marche des opérations. Le devoir militaire de paix et de guerre est devenu une obligation morale qui fait partie intégrante du devoir civique.

L'armée nationale qui a succédé à l'armée de métier ne constitue plus un corps à part dans la nation, puisqu'elle est la nation toute entière. Le soldat actuel pense et sent en citoyen; l'esprit militaire est devenu l'esprit civique, l'esprit national, l'esprit patriotique, basé sur le sentiment de la dignité humaine et de la fierté nationale.

Dès lors, inspirée et vivifiée par le souffle patriotique, l'éducation militaire n'est qu'une branche de l'éducation civique. Le régiment ne fera que continuer l'œuvre de l'école, mais d'une façon plus virile. En rendant les citoyens plus conscients, plus forts, plus résolus, plus hardis, moins égoïstes, le régiment aura formé pour la guerre des soldats plus disciplinés, plus résistants, plus vaillants, plus dévoués. Ainsi comprise, l'éducation mili-

taire sera doublement profitable au pays, car elle contribuera à l'accroissement de l'énergie nationale.

Quels sont les moyens pratiques qui permettront de développer l'énergie vitale de nos soldats?

A côté de moyens secondaires, qui ne sont pas à dédaigner pour autant; le mode verbal, la répétition à l'infini de mouvements qui doivent à la longue devenir des réflexes, etc., il y en a un qui prime: l'exemple. En son art. 31, notre Règlement de service appuie sur l'importance primordiale de l'exemple: « La discipline, dit-il, repose en premier lieu sur la confiance des subordonnés en leur chef. C'est pourquoi la personnalité du chef exerce une influence déterminante sur le travail de la troupe en temps de paix comme en guerre. Le chef gagne le respect et obtient l'obéissance de ses hommes par son influence personnelle et par son attitude. » Et l'art. 32 ajoute: « Le chef se souviendra sans cesse que les yeux de ses subordonnés sont fixés sur lui. Il se gardera d'oublier l'importance souvent décisive de l'exemple personnel. »

3. Le rôle du sous-officier dans l'éducation morale de la troupe.

A qui incombe la tâche d'éduquer moralement notre troupe? Aux officiers, en premier lieu. Mais, ici, comme dans l'éducation technique du soldat, les officiers doivent pouvoir compter sur l'aide des sous-officiers. Le sous-officier est un éducateur moral. Cette vérité est à mon avis, trop négligée dans nos écoles de cadres. Nos jeunes caporaux, imbus de la sience technique qu'on leur a apprise, hallucinés par tout ce qu'ils doivent exiger de leurs hommes, perdent trop facilement de vue le but véritable de la vie militaire: former des hommes *aptes à la guerre* (art. 27 R. S.) et ils croient leur tâche de jeunes chefs accomplie parce qu'ils ont obtenu, à la suite de longues et interminables séances de répétition, et à force de cris (ce qui leur a voulu l'épithète parfois si bien appliquée de « cabots ») que leurs hommes exécutent des maniements d'armes ou des pas cadencés à faire blêmir d'envie un hobereau prussien. Oh, je suis loin de leur renier tout mérite. Je sais trop par expérience tout le travail et toute la peine qu'on doit se donner pour sortir un tel résultat de certains de nos braves troubades, mais est-ce là une préparation à la guerre? et un soldat qui sait à la perfection comment on tend la jambe à l'ordonnance ou de quelle façon on lance son arme pour la rattraper avec un art consommé est-il devenu pour autant un meilleur citoyen et un homme mieux pénétré de sa tâche envers le pays? Permettez-moi d'en douter. Ces soldats là me font penser à ces « forts en thèmes » qu'on rencontre dans les collèges et qui, hors leur science, sont incapables de tout autre chose, et ne m'ont jamais inspiré qu'une confiance très réduite. Si de telles choses sont nécessaires et font partie intégrante de l'éducation militaire, elles n'ont cependant qu'une importance secondaire à côté de ce que le soldat doit apprendre en vue du combat. Le Règlement d'exercice de l'infanterie dit en son art. 17: « Par le drill on recherche une concentration totale de l'énergie, qui se manifeste par une réaction instantanée, précise, et, s'il s'agit d'une troupe, simultanée. L'homme, rendu maître de lui par le drill, a une attitude correcte, une allure martiale, l'attitude du soldat. Tout drill qui ne se traduit pas de cette façon-là va à fin contraire du but recherché.

En conséquence, le chef doit contrôler rigoureusement le drill *et ne l'employer que modérément.* »

(A suivre.)

Souvaroff et le sergent

Le général Souvaroff [1]) était très populaire dans l'armée russe: rude et familier, il plaisait aux soldats; il se mêlait souvent à eux, leur causant comme à des camarades, s'informant de leurs besoins. La nuit, gardant l'incognito, il aimait à vivre de leur vie; il revêtait un uniforme de soldat et, complètement méconnaissable, il fraternisait avec les hommes, courait les cabarets, couchait dans les chambrées.

Un soir qu'il était déguisé en sous-officier, il rencontra un sergent qui paraissait avoir bu plus que de raison; il rasait les murs en titubant et en se livrant à des gestes désordonnés.

Il l'accosta.

— Bonsoir, camarade, lui dit-il.

— Bonsoir, bonsoir.

— Il me semble que tu es bien gai.

— La gaieté est l'amie de l'homme.

— Tu as raison; ce n'est pas un reproche que je te fais. Je parie que tu viens de faire un bon dîner?

— Tu ne te trompes pas; je viens de régaler un camarade.

— A ce que je vois, tu as bien fait les choses.

— Autant qu'il est possible à un sergent.

— Permets-moi de t'offrir un verre d'eau-de-vie.

— Un verre d'eau-de-vie, ce n'est pas de refus.

— Voici un cabaret, entrons.

— Je veux bien; tu as l'air d'un bon diable.

— Toi aussi; je suis enchanté de faire ta connaissance.

Le général et le sergent s'assirent à une table.

— Holà, le cabaretier, dit Souvaroff, donne-nous de l'eau-de-vie et de la meilleure.

— Voilà, messieurs les militaires, dit le cabaretier, un vieillard abruti par l'alcool; je n'en possède qu'une seule espèce.

— Donne ce que tu as, reprit Souvaroff.

Le général remplit les deux verres.

— Sais-tu ce qui me surprend, dit-il au sergent, c'est que tu puisses régaler tes amis avec ta solde, car tu es sergent comme moi: nous avons la même paye.

— C'est vrai que la paye n'est pas forte.

— Je t'avoue qu'il m'est impossible de rien mettre de côté; je me demande comment tu fais non seulement pour offrir à dîner, mais pour te griser, car tu es gris, camarade.

— Je ne m'en cache pas, dit le sergent avec un gros rire de satisfaction; je suis gris, abominablement gris.

Comme dit la chanson:

Le vin chasse la tristesse,
Et met le cœur en liesse.

Tu la connais, la chanson?

— Je ne crois pas, dit Souvaroff.

— Je vais te la chanter, reprit le sergent; tu m'accompagneras au refrain.

Il chanta d'une voix avinée:

Le vin chasse la tristesse,
Il met le cœur en liesse.
Il donne aux sages, aux fous,
Des rêves riants et doux:
Il nous fait aimer la vie
Et nous plonge ...

Et nous plonge ...

— Dans l'ivresse, ajouta Souvaroff.

— Non; et nous plonge... bah, je ne sais plus, et flûte pour la mélancolie!

— Laisse ta chanson, dit Souvaroff. Tu disais donc que tu avais fait un bon dîner.

[1]) De tous les généraux qui ont commandé dans l'armée russe, Souvaroff est certainement celui dont le nom est le plus connu en Suisse. Cela tient à ce que ce nom est intimement lié à l'histoire des plus mauvais jours de notre patrie. Lorsqu'en 1799 les Autrichiens et les Russes, alliés contre les Français, eurent envahi la Suisse orientale, l'armée de Souvaroff, alors dans la Haute-Italie, pénétra en Suisse par le Gothard, chassant devant elle les troupes du général français Lecourbe. Arrivée dans le canton d'Uri, à Altdorf, elle passa dans celui de Schwyz et, franchissant le Kinzig-Pass, se heurta aux Français dans la vallée de la Muotta, battit en retraite, après cette rencontre, dans le canton de Glaris par le col de Pragel, se heurta de nouveau aux Français à Näfels, et dut continuer sa retraite par le col du Panix et les Alpes grisonnes. Tous ces passages de 1500 à 2500 mètres d'altitude éprouvèrent cruellement l'armée russe dont il ne resta que des débris à sa sortie de Suisse.

On raconte qu'arrivé à Altdorf, comme Souvaroff demandait à un prisonnier français quel était, pour atteindre Schwyz, le plus droit chemin: « Vous feriez mieux de prendre le courbe (Lecourbe) », répondit le prisonnier. *(Réd.)*